

# B comme Boisson

Robin Cauche

*L'Abécédaire de Gilles Deleuze* est une série d'entretiens entre le philosophe français et son ancienne élève Claire Parnet, filmés par Pierre-André Boutang, et construite sous forme d'un index alphabétique de thèmes à aborder. Ça dure huit heures.

L'année de ma classe de terminale en France, j'avais seize ans, une enseignante a trouvé bon de nous en diffuser quelques extraits. C'était une professeure de philosophie remplaçante – le titulaire, un vieux soixante-huitard proche de la retraite, était convalescent. Elle était plutôt jeune, et je suppose qu'elle avait voulu jouer de connivence, faire appel à notre âme d'adolescents littéraires, rebelles un peu baudelairiens, et fans de cinéma – sur lequel Deleuze a beaucoup écrit. Or personne n'avait, j'imagine, pris le temps ou jugé nécessaire de lui signaler que le parent alcoolique de l'un des élèves s'était donné la mort quelques semaines plus tôt. Ça n'aurait pas été inutile, et elle aurait sans doute évité

la lettre B de ces entretiens, B comme Boisson, l'euphémisme est courant, où Gilles Deleuze évoque son alcoolisme.

\* \* \*

À la réflexion, la première fois que j'ai entendu le mot « alcoolique » est certainement dans une chanson de mon idole Hubert-Félix Thiéfaine. Je dis toujours « mon idole Hubert-Félix Thiéfaine » parce qu'il n'est pas tellement connu au Québec – et parce que c'est mon idole pour de vrai, et au moins, c'est clair. La première fois, donc, que j'ai entendu le mot « alcoolique », c'était probablement dans « La dèche, le twist et le reste », une chanson de son premier album, sorti vingt-deux ans avant ma naissance. Comme beaucoup de fans, je suis tombé dans la marmite étant petit.

Dans cette chanson, Hubert évoque ses longs et difficiles débuts de carrière, après avoir quitté le Jura pour Paris, les errances, les payes de misère dans quelques cabarets, les chambres de bonne sous les toits, les pas-de-chambre-du-tout, les même-pas-de-toit-parfois. Les excès, et les défauts. Les amours avortées. La chanson est d'ailleurs adressée à un autre personnage comme un dernier constat avant la rupture. Ça dit : « Toi tu vis ta vie d'alcoolique entre ces quatre murs lamentables, moi je tricote et je fabrique des chansons qui sont invendables. »

Il y a tellement d'alcool dans les chansons d'Hubert – de drogue, aussi. Il y en a eu pas mal dans sa vie, je crois, même si dans ce texte-là, c'est plutôt l'autre qui boit. Vin, gin, vodka, whisky glacé ou whisky sour, champagne, bulles, bière, absinthe, « Pulque, mezcal y tequila ». Quarante ans

de carrière. Cocktails, barriques, packs de Kro, bouteille de Don-Pé 67, bateaux-tankers. Je cite, tout ça. Minibars et barmaids. Alcooliques, ivresses, voix, hallucinations, déprimés. Avec l'alcool, il y a des accidents bénins. Des euphories. Des accidents mortels. Des suicides.

Et aussi, la poésie, jusqu'à un certain point.

Bien sûr, j'ai compris cela en grandissant. Bien sûr, ce ne sont pas ces mots-là qui accrochent l'oreille de l'enfant de huit ou dix ans. Plutôt les chansons fantaisistes, potaches, les images surréalistes, les mots inusités et leurs sonorités cocasses que l'on répète sans comprendre parce qu'elles ont la beauté des comptines et des formules magiques, les personnages grand-guignolesques, les déclarations d'amour. Les deux belles chansons qu'il a adressées à ses fils. Les textes à reprendre en chœur, les paroles à détourner. Les riffs de blues.

Disons que j'ai commencé à savoir rassembler les pièces du puzzle éthylique à l'adolescence, avec mes premières bières et l'album intitulé *Scandale mélancolique*. À cause d'un bout de phrase, « il est fini le temps des laudanum-framboise, et le temps des visites aux corbeaux d'Allan Poe », dans la chanson « Le jeu de la folie ». C'est bête, mais j'ai su très tôt qu'un laudanum, c'est une préparation à base d'opium, une teinture à l'origine, qui se consomme avec parcimonie, en gouttes qu'il faut compter, et qui est très, très addictive. C'est à cause d'Astérix. Parce que Laudanum est l'un des quatre camps romains qui entourent le village des Gaulois dans la bédé, aux côtés de Petibonum, Babaorum et Aquarium, et que « Laudanum », donc, c'était le seul des quatre jeux de mots que je ne comprenais pas. Alors j'avais vérifié dans le dictionnaire.

C'est pour ça que j'ai tout de suite compris cette phrase de Thiéfaine, « il est fini le temps des laudanum-framboise », comme une sorte de vœu pieux, comme un « j'arrête de boire ». Un mensonge, probablement, à soi-même et aux autres. Comme je ne pouvais pas croire non plus qu'Hubert cesse de visiter Edgar Allan Poe, et avec lui Van Gogh, et Rimbaud, et tous les torturés.

J'avais déjà compris que « reprendre la boisson », ça veut dire un peu autre chose que ce que ça dit.

Et je le sais maintenant, que toutes les chansons, que tous les textes d'ailleurs, ne sont pas autobiographiques. Que « je est un autre », et tout. Qu'en écoutant une chanson, on y projette surtout de soi, bien plus, peut-être, que ce que l'auteur y avait mis de lui-même. En tout cas, on peut, projeter. Et puis, que je ne comprendrai jamais tout des chansons de Thiéfaine. Il y a en France une chercheuse en littérature qui dédie sa carrière à l'étude de ses textes : elle-même sait très bien que c'est sans fin.

« Le jeu de la folie est un sport de l'extrême qui se pratique souvent au bord des précipices », dit ensuite la chanson.

\*  
\* \* \*

Mon père aussi était un « alcoolique », depuis bien avant ma naissance. Lorsque je l'ai appris, assez tard je dois dire, une image m'est revenue en mémoire. C'est un peu cliché, comme ces flash-back forcés dans les séries télé ficelées à grands coups de psychanalyse. Je n'ai pas cligné des yeux, non, je n'ai pas bogue béatement en revivant le souvenir en temps réel, comme projeté sur mes pupilles, le public

n'a pas vu mon flash-back, personne n'a dû secouer mon épaule pour me sortir du rêve, rien de tout ça. Mais l'image était là, inscrite, unique, précise et claire, apparue désormais comme celles que l'on peut voir sur un Polaroid fraîchement tiré, et qui ne s'effacera pas.

Mon père, un soir de semaine, vers l'heure du goûter. Je suis assis sur le banc, à la table où il corrige habituellement ses copies. Il dit toujours « corriger mes copies » au lieu de « travailler » d'une manière générale, même s'il prépare un cours, une évaluation ou autre chose, ce n'est pas vraiment mentir, ça évite d'expliquer. Dans la cuisine, il verse du porto dans l'un de ces petits verres aux ornements floraux dont on se servait alors pour l'eau, lors des repas quotidiens. Un verre-à-eau-de-porto, mais rempli jusqu'au bord, tout en haut, jusqu'à la dernière goutte possible, jusqu'à ce que le verre déborde presque – mais non. Par comparaison, lorsque ma mère en sert aux invités, du porto, le verre est plutôt rempli au tiers, jusqu'à la pointe de la fleur gravée en bas, je m'en rends bien compte.

Il cherche d'abord à porter le verre à ses lèvres, mais la manœuvre paraît risquée. Tout cet effort de remplissage, ça n'est pas pour décorer la toile cirée. Et on ne nourrit pas les éponges de cuisine avec du porto, c'est trop con. Alors il se penche sur le verre et aspire le dessus, comme d'une bière mal servie qu'on a fait mousser inconsidérément. Ceci fait, il attrape le verre, avec précaution quand même, et le vide d'une longue gorgée en penchant la tête vers l'arrière, à quatre-vingt-dix degrés, presque.

Après ça, le souvenir est moins exact. À ce moment-là, je suis peut-être retourné regarder la télé.



Interrogé, donc, sur son alcoolisme, Deleuze tâche de philosopher, comme pour prendre la tangente. Improvisant peut-être sur le moment, il raisonne, il explique, il quasi-conceptualise un truc : le « pénultième ». L'attrait et l'absolu du « pénultième ». Le « verre pénultième », même, c'est-à-dire l'avant-dernier verre. Attention, ce n'est pas toujours, dans les faits, l'avant-dernier verre servi ou bu, il s'agit plus précisément de celui qui précède le verre de trop, « le dernier dans son pouvoir », dit Deleuze. Celui après lequel on ne *peut* plus – mais souvent, l'alcoolique continue tout de même.

Cet absolu, je le comprends, c'est ce que mon père devait éprouver en remplissant son verre jusqu'à hauteur du bord. Avec juste un changement d'échelle. Rechercher non le verre, mais ici la goutte pénultième, celle après laquelle il n'est plus possible de remplir le verre. Il doit d'ailleurs y avoir quelque chose de rassurant à ramener ainsi l'ivresse et l'alcoolisme à une opération rationnelle : remplir un contenant jusqu'à une limite prévue, ni plus ni moins, tel un laborantin avec un tube à essai. L'exacte mesure. C'est ce que dit également, ni plus ni moins, cette vieille blague de bistrot : « Sers-moi un verre, mais pas plus haut que le bord. » Rationaliser. Même si le contenant, c'est soi-même.

Poétique, la chimie nous apprend que l'on peut dissoudre bien des choses dans l'alcool. Et que le résultat d'une telle opération s'appelle une « solution ».

\* \* \*

En 2011, dans la chanson « Petit matin 4.10 heure d'été », Hubert évoque une tentative de suicide qui se trouve être l'une des siennes. « Je rêve tellement d'avoir été que je vais finir par tomber ». Hubert s'est relevé, pas mon père. Comme Gilles Deleuze, il s'est donné la mort par défenestration. J'ai mis longtemps à comprendre que c'est au fond une belle fin.

En écoutant cette chanson, j'ai réalisé que je l'aimais encore, mon père, que je l'aimais tout de même. Cinq ans après sa mort.

\* \* \*

Quand on s'est trouvés enceinte, j'ai arrêté l'alcool complètement, pour toute la durée de la grossesse et encore quelques mois de plus. Chaque fois que j'en parlais autour de moi, en soirée, je me rendais compte qu'aucun autre gars concerné n'avait fait la même chose. Ni dans ma famille, ni dans mon entourage, même éloigné. Et d'ailleurs, aucun des pas-encore-concernés ne semblait prêt à le faire non plus. Ça les gênait même un peu que je le dise, moi : ça rendait encore plus évident qu'ils n'allaient pas s'y engager, eux.

Arrêter l'alcool pendant la grossesse. Quand on est un gars, qu'on va être papa, c'est vrai que ça n'est pas utile. Je veux dire, ce n'est pas une nécessité physiologique, ça n'a pas d'incidence immédiate, ça n'évite pas de dommage irréversible pour l'enfant à naître. Ce n'est donc même pas

quelque chose d'attendu, socialement, médicalement ni rien. Je ne pense pas, d'ailleurs, en tirer une fierté, ça n'a pas été particulièrement dur. Ça s'est plutôt imposé.

Puisque c'est elle, maintenant, qui me voit corriger des copies, puisque c'est elle, bientôt, qui apprendra l'alphabet : que dans son grand abécédaire, le B comme Boisson ne soit pas tout de suite, pas déjà, celui qui cache pudiquement le triste A de l'Alcoolisme.

J'avais envie qu'en arrivant dans ce monde, elle soit aimée comme ça, sans alcool. Clean. C'est dommage, sinon.